N° 2 | 2015
Les radios de Philippe Soupault

Radiogénie de Philippe Soupault

Myriam BOUCHARENC

Édition électronique :
URL : https://komodo21.numerev.com/articles/revue-2/2500-radiogenie-de-philippe-soupault
DOI : numerev_2250
Date de publication : 01/08/2015

Cette publication est sous licence **CC BY-NC-ND** (Attribution - No commercial - No derivatives).

Pour **citer cette publication** : BOUCHARENC, M. (2015) Radiogénie de Philippe Soupault. *Komodo 21*, (2). https://doi.org/10.34745/numerev_2250

Comme beaucoup d’écrivains de sa génération, Philippe Soupault s’est passionné pour le cinéma, le journalisme et enfin la radio. Elle est pour lui l’occasion de dire et de diffuser la poésie. Cet article montre que la voix radiophonique du poète est travaillée par les mêmes exigences que celles de sa poésie : simplicité, naturel, art des images et du rythme.

Mots-clés :
Mot, Voix, Poésie, Jeunesse, Monde, Radio, Soupault, Chanson, Entretien, Portrait, Silence, Réciter

---

Abstract

As many writers of his generation, Philippe Soupault was passionate about the cinema, the journalism et finally the radio. He considers the radio as an opportunity to say and broadcast the poetry. This article shows the radio voice of the poet is worked by the same requirements as those of his poetry: simplicity, nature, art of the images and sense or rhythm.

Keywords

Soupault, radio, poetry, song, voice, world, meeting, portrait, word, silence, recite, youth

Cocteau souhaitait que la « grande femme de silence au collier d’ondes [1] » devienne « une muse de plus. Une muse tout court [2] », Jean Tardieu était fasciné par les « voix sans personne » et Cendrars par les « mille oreilles » qui écoutent en même temps [3]. Soupault, pour sa part, aurait pu lancer la formule « Radio = poésie », car seule la poésie, croyait-il, peut donner à la radio « le pouvoir d’exprimer la vie [4] ». Il n’était pas le seul à le penser : la poésie est reine dans les années trente, où on l’entend et on la voit « *partout* », « non seulement dans les mots, mais aussi dans les bruits, les êtres, les habits, les objets, les rues, les vitrines des magasins, les fleuves », se souvient Jean Chouquet [5]. La radio, quant à elle, martèle Soupault, est l’« une des grandes apparitions de ce siècle » : « sa rapidité de transmission » est proprement merveilleuse,

elle « fait faire des bonds prodigieux à la culture », elle rapproche les hommes les uns des autres et met « les foules en contact avec le créateur [6]. » On aura reconnu dans ce rêve de diffusion à grande échelle l'un des grands *lieux communs* de la modernité.

L'activité radiophonique de Soupault n'a rien, non plus, d'original en soi. Elle s'inscrit dans un parcours semblable à celui de nombreux écrivains entrés en littérature peu avant ou peu après la grande guerre qui, comme lui, se sont passionnés pour le cinéma – voire la publicité –, ont été tentés par le roman puis par le reportage, avant de se tourner vers l'activité radiophonique : on songe à Cendrars, bien sûr, mais aussi, avec quelques variantes, à André Beucler, à Pierre Mac Orlan ou à Léon-Paul Fargue. La singularité de Soupault tiendrait davantage dans le fait d'avoir combiné cette trajectoire, caractéristique des « modernes », avec celle, avant-gardiste, des dadaïstes et des surréalistes, plus défiants à l'égard de l'invention technique.

Original, Soupault le serait donc plutôt d'avoir investi avec une même ferveur deux « postures » qui, sur la scène littéraire et artistique de l'Entre-deux-guerres, ont coexisté sans nécessairement se rencontrer : l'une contestataire et révolutionnaire, armée d'une volonté de table rase et de destruction du passé, l'autre, moins radicale, mais plus sensible à la découverte et à l'exploration des « mondes nouveaux ». C'est comme tel, comme un « nouveau monde dont nous soupçonnons à peine l'existence, mais dont nous subissons à chaque seconde de notre vie la puissante influence », que Soupault envisage « le monde des sons »

1. La voix de Soupault

> Certains qui n'écoutent pas plus loin que le bout de leur oreille, ne voudrons pas comprendre que le monde sonore est encore à découvrir. Ils se contentent (et pas toujours) de la musique. Mais il faudrait leur répondre que la musique est une petite région, même pas un département, un canton du pays des sons [7].

Ainsi s'exprimait Soupault en 1946, l'année même de la transition entre le Studio d'Essai et le Club d'Essai, dans un article des *Lettres françaises* où il rend hommage aux chercheurs qui travaillent dans le Radio-Laboratoire de la Radiodiffusion française (RDF). Les découvertes de ces explorateurs des ondes, qu'il nomme des « scaphandriers », ne bénéficient pas, déplore-t-il, de la publicité qu'elles méritent. Soupault est dans l'un de ses rôles préférés, celui de qui s'emploie à faire reconnaître les artistes ou les univers injustement méconnus.

Suit, sur la même page, signé du sociologue Roger Veillé, le récit de quelques-unes des expériences menées par ce dernier avec le réalisateur Albert Riéra dans le cadre de l'émission Radio-Laboratoire qu'ils animèrent ensemble sur le Poste parisien de janvier

1945 à la mi-mars 1946. Avec la collaboration du public, ils ont pu conduire diverses investigations sur le « mouvement » ou sur la « lumière des sons ». Cette dernière tend à démontrer que la radio disposerait de « trois gammes d'éclairage sonore » : les sons graves, assourdis, qui évoquent l'obscurité, les sons aigus la lumière, tandis que la voix « normale » suggère la demi-obscurité. La voix chaude, grave remontant parfois vers l'aigu, légèrement voilée de Philippe Soupault, serait donc plutôt une voix de nuit, traversée de crépuscules et d'aurores, en accord avec « la couleur d'insomnie » et le « ton du nocturne [8] »qui de *Westwego* aux *Dernières Nuits de Paris*, baigne son univers poétique.

S'interrogeant également sur les « caractérisations de la voix », les deux animateurs demandent aux auditeurs de dire quels traits physiques et moraux évoquent pour eux la voix anonyme dont on leur fait entendre un échantillon. Les résultats sont surprenants. Chez 80% des correspondants, on voit « un trait physique s'imposer. Tantôt la corpulence : il y a des voix maigres ; tantôt la taille : des voix petites ; tantôt l'âge. « Il semble que l'individualité physique évoquée par la voix se définisse avant tout par un seul trait précis : la blondeur, chez l'un, la vieillesse chez l'autre. La caractérisation morale paraît aussi sommaire et nette, c'est tantôt la brutalité, tantôt la distinction, la vulgarité, etc. qui dominent [9]. » Ces recherches ne sauraient manquer de retenir l'attention de qui s'intéresse à cette sœur cadette de la photogénie, qu'est la « radiogénie », ce « charisme des ondes », pourrait-on dire, qui fait d'une voix passant par le micro vous touchera tandis qu'une autre vous laissera indifférent.

Il me faut avouer ici la déception que m'a d'abord procurée l'écoute intensive, à l'Inathèque, de Philippe Soupault à la radio, principalement dans les entretiens, les portraits et quelques carnets de voyage. Non que ses propos et son style radiophonique manquent d'intérêt – j'y ai beaucoup appris –, mais parce qu'ils ne m'ont procuré aucune réelle surprise, pas de véritable révélation. Comme si l'image et la voix, la parole et l'écriture se faisaient écho, s'inscrivaient dans une parfaite continuité. Trop parfaite, justement. Fallait y voir l'effet d'une sorte d'accommodation, qui au fil du temps m'aurait conduite à fondre en une seule image, les représentations depuis longtemps familières du visage, de la voix – moins connue mais que j'avais déjà entendue – et de l'œuvre de Philippe Soupault ? Qu'aurais-je dès lors à dire de cette voix, que je n'aurais pu dire sans elle ? À moins qu'il ne faille accorder quelque crédit à cette impression d'harmonie – sachant qu'*a contrario*, je n'ai jamais pu m'habituer à la voix de Cendrars, que je continue de ressentir comme *impossible* ? Mais comment, en ce cas, faire la part de l'écoute « originale » et de la reconstitution ? D'autant que dans les années 1990, je me souviens que presque toutes les personnes que je sollicitais à propos de Soupault (qui venait de disparaître), se rappelaient immédiatement l'avoir « entendu à la radio ». N'était-ce pas lui, le poète surréaliste de *Faites vous-même votre anthologie*, et de *Nos quatre cent coups* ? Sans doute, mais le romancier, le journaliste, et même l'auteur des *Champs magnétiques* ? Il ne leur disait finalement pas grand-chose : entendu, Philippe Soupault l'a sans doute été bien davantage qu'il n'a été lu. Tel est l'étrange constat qui s'impose.

Constat d'autant plus troublant que nous ne connaîtrons jamais vraiment, malgré

quelques précieux témoignages, ce portrait sonore de l'auteur des *Chansons*. Car si les paroles radiophoniques ne s'envolent pas, comme les écrits restent, elles n'en *passent* pas moins, comme passent les couleurs ou les parfums. Telles des « conserves sonores », selon une judicieuse formule de Cocteau, elles sont dotées d'une date de péremption, au-delà de laquelle elles perdent une partie de leur saveur d'origine. Le portrait radiophonique de Philippe Soupault serait-il à jamais celui d'un fantôme ?

Qu'à cela ne tienne ! Faisons-lui jouer un instant le rôle du revenant. Pour le faire revenir, j'ai choisi de mettre en œuvre le test de « caractérisations de la voix » de Radio-Laboratoire, auprès d'un groupe d'une quarantaine d'étudiants de Master 2. Ayant sélectionné des extraits de l'émission de Louis Mollion « Les rêves perdus de Philippe Soupault [10] », en faisant en sorte que le contenu soit le moins révélateur possible du caractère de la personne et de son identité, je les ai soumis à leur écoute. Une écoute innocente donc, littéralement *en aveugle*, c'est-à-dire à la manière de quelqu'un que sa cécité oblige à considère les sons à part entière et non comme de simples « trouble-vue [11] ». Toutes les réponses, sans exception, ont cru reconnaître la voix d'un homme âgé : « vieux » ou « plutôt vieux ». S'agissant des qualités morales, le calme vient en première position, suivi de la douceur, puis de la cordialité. L'image d'un homme paisible, affable et sympathique s'impose très majoritairement. Physiquement, on l'imagine petit, trapu, voire « replet », avec un visage « plutôt carré » mais néanmoins élégant ! Quelqu'un plaque sur sa voix le physique de Niels Arestrup, quelqu'un d'autre le visage d'André Dussolier. Un portrait paradoxal donc, d'où se dégage une impression de force et de délicatesse, de présence tranquille et d'affabilité. Ainsi se trouve confirmé le fait que l'image acoustique tend à ramener à quelques traits la représentation des personnes, à les « antonomaser », si l'on peut dire, en leur faisant incarner des essences. Elle est sans nuances, certes, mais non sans pertinence.

Ce petit sondage a été conduit, il faut en convenir, sans grands égards pour les règles du genre qui aurait voulu que l'échantillonnage des auditeurs soit beaucoup plus important et plus varié en âges, et bien sûr, que les morceaux choisis proviennent de différents types d'émissions, d'époques diverses. Tentons néanmoins de rebondir à partir de ces résultats.

2. Simplicité

La question de l'âge, tout d'abord, demande à être interprétée. Soupault a 58 ans au moment de l'émission, ce qui dans les représentations de jeunes auditeurs peut aisément passer pour « vieux ». Il faut également tenir compte du fait que l'enregistrement remontant à 1955 – la modulation de fréquence commence tout juste à s'imposer face à la modulation d'amplitude –, la perception de l'âge de la personne tend à se confondre avec celle de l'émission elle-même, dont les normes, très policées, tranchent avec les habitudes radiophoniques actuelles. Les liaisons appuyées – dont Soupault n'est pas avare (« qu'il ait été », « serait absolument ») – qui tendent aujourd'hui à disparaître ; l'emploi du passé simple (« Nous fréquentions beaucoup le

cinéma »), un certains lexique qui, sans être soutenu à l'époque, apparaît quelque peu comme tel de nos jours (les « jeunes gens », « remarquable », « prodigieux » – un mot qu'il affectionne), une légère tendance à ouvrir les voyelles (« Reverdy », « adoration », « cauchemars ») suffiraient à communiquer cette impression d'ancienneté qui émane du décalage historique. Ce que certains étudiants ont perçu, au demeurant, lorsqu'ils disent se représenter quelqu'un de « désuet ».

Mais qu'en aurait-il été si on leur avait fait écouter le « Magazine des arts », animé par Jean Wahl, consacré à l'exposition William Blake de 1947 [12], artiste auquel Soupault a consacré en 1928 un essai et dont il a traduit avec son épouse Marie-Louise les *Chants d'innocence et d'expérience* [13] ? Sans doute, auraient-ils aussitôt compris combien « jeune » est, relativement du moins, l'élocution de Philippe Soupault lorsqu'on la compare à la voix compassée de Jean Wahl, ou à celle, caricaturale, de René Drouin, l'organisateur de l'exposition, qui ponctue chacune de ses phrases d'un « n'est-ce-pas ? » proféré d'une voix nasale, pontifiant sur les « aqu**â**relles » de l'artiste, tandis que le plus sympathique Bachelard fait songer à un « paysan de Paris », lorsqu'il évoque, en roulant les « r », les « mythes de la c**r**éation chez Blake ». « – Est-ce que Philippe Soupault aurait un petit mot à dire… », s'enquiert l'animateur. « – Rien du tout, rien du tout… c'est abominable… », répond Soupault que l'on pourrait être tenté de croire atteint de quelque excès de timide, si son expérience de la radio (il a déjà dirigé à cette époque Radio Tunis) ne donnait plutôt à penser qu'il se refuse à jouer le jeu de cet entretien hautement culturel, pour ne pas dire passablement snob. « – Rien à dire sur le mal ? », insiste Jean Wahl. Réponse de Soupault : « – C'est parce que je le connais ». Et son interlocuteur de revenir à la charge : « – Je vois que Philippe Soupault sourit, probablement va-t-il revenir sur sa décision… ». « – Blake, dit-il, est avant tout un graveur » et « un poète », et Drouin qui ne souffre visiblement pas l'ancien dadaïste, de pinailler : « – Qu'il ait gravé beaucoup, oui… » Soupault l'emporte finalement en une formule, qui a l'art de détendre l'atmosphère en suscitant quelques rires : « – Le surréalisme est éternel. »

Cet intermède pour dire que la manière radiophonique de Soupault est résolument hostile au style « émission culturelle entre lettrés », d'une simplicité sans surenchère, dépourvue de toute hystérisation. Une voix profonde qui monte du corps, bien posée, théâtrale mais sans théâtralité, sans emphase. Une voix naturelle, sans pour autant être « nature », qui ne fait pas chanter la Provence, comme celle de Giono, ni entendre la Champagne-Bourgogne de Colette ou de Gaston Bachelard. Une voix pour tout dire *classique* – de qui a fait ses classes –, mais de qui a aussi hérité de son milieu, celui de la grande bourgeoisie, une pureté syntaxique et un niveau de langue que Soupault, quoi qu'il en ait, ne semble pas avoir songé à contester. Une voix cultivée mais qui se refuse à connoter la culture. Soupault n'a pas le goût du mot rare pour le mot rare. Il parle une langue sobre, dépourvue de luxuriance, sans exotisme, qui laisse toute sa place à la force de l'image qui surgit à l'improviste, mine de rien, sans aucun effet de manche. Elle n'en est que plus frappante et plus juste : « je suis une fleur de macadam [14] » (pour exprimer son amour de la ville) ; Apollinaire avait un « sourire de soleil » ; le désert est une « mer dorée [15] » ; la poésie « une "vie exhaustive" [16] »… Ne seraient ces pépites distillées sans excès, que l'on pourrait presque conclure à une certaine

monotonie de ce discours quelque peu hypnotique, qui berce l'auditeur mais sans l'endormir.

Car Soupault a le sens du rythme. « Je suis moins sensible à la beauté sonore qu'à la puissance rythmique » confie-t-il au micro des « rêves perdus [17] ». « Dada a eu cette vertu,/ merveilleuse / de supprimer tout/ et de dire zéro,/ zéro,/ nous ne croyons à rien,/ nous refusons le monde [18] » – voici, parmi tant d'autres, l'une de ces phrases toutes simples qui exercent cependant une grande force de séduction par sa cadence, son accentuation, sa construction binaire. L'éloquence, chez Soupault, sait rester discrète, préférant s'exercer sur le mode mineur qui lui était cher. Il aime aussi à ponctuer ses propos de rappels à l'ordre de la conversation : « voyez-vous », « figurez-vous », « vous savez », « je dois dire », « toujours est-il », « m'enfin tout de même »… sont quelques-unes de ces expressions, quasiment phatiques, qui maintiennent le contact avec l'interlocuteur et à travers lui, avec l'auditeur. Luc Bérimont cite-t-il Novalis – « La philosophie c'est l'hôpital de la poésie » – Soupault est enchanté : « C'est un beau mot que je ne connaissais pas ; c'est un mot merveilleux [19]. » Il vit la conversation, il est là, présent à sa parole.

3. Lenteur

Mais revenons à notre portrait en aveugle de Philippe Soupault. L'homme massif, rond ou carré, imaginé à l'audition par les étudiants, est en assez large désaccord, nonobstant la distinction qui lui est prêtée, avec « l'allure racée de grand lévrier » et le « visage aigu qui coupe le vent » que nous décrit Henri-Jacques Dupuy [20]. Si la gentillesse et l'urbanité du poète sont avérées par ceux qui l'ont connu, il faut néanmoins lui adjoindre, si l'on en croit Jean Chouquet, Soupault « l'ironique », « le moqueur, le persifleur, le cruel, le sadique, le diabolique [21] »… « doux comme un tigre », confie-t-il dans l'une de ses chansons [22]. Quant au flegme qui émane de sa voix, il est en totale contradiction avec l'homme qui passe en coup de vent, toujours sur le départ, donnant l'impression d'être perpétuellement en fuite qu'a volontiers laissée Philippe Soupault à ceux qui l'ont connu et que Jean Chouquet résume ainsi sur le ton de l'humour : « Bonjour… bonsoir… Et hop ! … je suis passé… Je suis pressé. Je fous le camp ! À demain… à bientôt… Au revoir… Adieu… Oubliez-moi [23] ! » Ne croirait-on pas reconnaître le Julien de *En Joue* [24]?

Une telle discordance peut assurément provenir du caractère trompeur de la voix, pour autant que l'on considère – à tort – celle-ci comme un reflet de l'image visuelle ou de l'image interne qu'une personne peut avoir d'elle-même. On sait le choc que Gide, par exemple, éprouva à l'audition de sa propre voix : elle n'était pas la sienne, il ne s'y reconnaissait pas. Dans le cas de Soupault, son objective lenteur d'élocution serait à mettre au compte de sa capacité d'adaptation au media. Il semble, en effet, qu'une certaine nervosité d'être disparaisse, chez lui, dans la situation radiophonique. Comme si celle-ci ouvrait une parenthèse dans le rythme de l'existence, et que, en le mettant face à autre chose que lui-même, face à la langue et face au public, son rapport au

temps s'en trouvait changé. « Comme tout grand homme de radio, il sait respecter les silences entre les mots », se souvient Jean Chouquet [25]. Ces silences, il les fait pour ainsi dire parler, en les faisant entendre. De cette voix au ralenti, on serait tenté de dire ce que Soupault lui-même dit de celle de la Greta Garbo de l'époque du muet, lorsqu'il la qualifie de « voix silencieuse [26] ». Cet art du silence qui caractérise sa parole radiophonique est loin d'être partagée par tous les écrivains : que l'on songe, là encore, à la voix brouillonne de Cendrars qui démarre « en trombe égrenant les phrases à toute vitesse, sans égard pour les syllabes jugées secondaires, superflues [27] », qui coupe volontiers la parole à ses interlocuteurs. Le phrasé de Soupault est toujours clair, net : les mots se détachent les uns des autres comme les perles d'un collier. Et en se détachant, ils prennent consistance, revêtent un éclat singulier. Ce plaisir, perceptible à l'écoute, des mots en bouche, exprime mieux que tout discours une intimité physique avec la poésie.

Le tempo lent laisse également aux auditeurs le temps de se représenter l'image des choses. Un pouvoir évocatoire qui tient au fait que la voix de Soupault n'est pas narcissique, elle sait se faire oublier, ne s'interpose pas entre l'émetteur et son discours, comme si elle s'effaçait au profit de ce qu'elle suscite. Aucune recherche, aucun maniérisme, mais le rythme de qui « pèse ses mots » et pèse sur eux de tout le poids d'une parole habitée, vécue, qui se pense dans le temps même où elle se dit. On en subit le charme sans se l'expliquer. Mais quoi de plus fragile qu'un charme ?

4. Extinction de voix

Il suffit que Soupault se mette à « réciter » pour que sa voix cesse d'être vivante. Rien ne le dessert plus que quand il lit un texte écrit pour une émission – ainsi que cela est souvent le cas lorsqu'il se trouve, non dans la position de l'écrivain avec lequel on s'entretient, mais dans le rôle professionnel du présentateur d'une émission, comme par exemple « Tels qu'en eux-mêmes », dont il est également le producteur, avec Philippe Fayet [28]. C'est à peine si l'on reconnaît sa voix, tant elle semble emprisonnée. Elle se fait alors impersonnelle, « éteinte » et « mécanique », pareille à la Georgette des *Dernières nuits de Paris* qui, lorsqu'elle s'engouffre au petit matin dans une bouche de métro perd toutes ses qualités de « reine du mystère [29] ». Quelle différence entre cette parole « professionnelle », désaffectée, et l'élan qui émane de sa lecture des premières pages des *Champs magnétiques* (pages dont nous savons à présent qu'il est l'auteur) : une lecture qui impose l'évidence d'un texte que nul autre que lui ne saurait lire avec une telle justesse, en même temps qu'avec une si parfaite économie de moyens. La diction repose entièrement sur le rythme, tantôt syncopé, tantôt ralenti par un impeccable découpage syllabique, qui restitue d'une manière étonnante le souffle même de l'écriture : une lecture qui donne le sentiment que le texte s'écrit au moment même où il est proféré. Nous sommes en juin 1975, lors de l'un des entretiens avec Bernard Delvaille pour France Culture : Soupault a 78 ans. Sa voix paraît plus jeune que, trois ans plus tôt, dans la radioscopie de Jacques Chancel où elle semble plus lasse : le rythme de la phrase est plus uniforme, les propos sont plus lisses,

le discours se fige, comme en proie à la lassitude de se redire – cent fois sur le métier « le dernier survivant du surréalisme [30] » aura remis son témoignage… Ce n'est pas tant l'âge qui fait la jeunesse, que le degré d'adhésion à sa propre parole.

La voix de Philippe Soupault est éternellement jeune lorsqu'elle ressemble, en somme, à sa poésie. Et si en sa voix vive il parle comme il écrit, c'est peut-être parce qu'il écrivait comme il parle. Mieux encore, parce qu'il s'écoutait écrire : « Ces chansons, je crois qu'avant de les écrire je les ai entendues au cours de mes rêveries, pendant mes rêveries et mes songes », confie-t-il au micro lors de la première émission de *Chansons d'écrivains* [31]. Philippe Soupault est en somme radiogénique dans la poésie. Tel pourrait bien être le secret de sa voix « sans rides ».

Notes

[1] Jean Cocteau, « Radio Luxembourg parle au monde » (1938), *Jean Cocteau, unique et multiple*, Pierre-Marie Héron (éd.), DVD-Rom et livre abécédaire, Montpellier, éditions L'entretemps, 2012, p. 44.

[2] Jean Cocteau, « Radio City » (1938), *Cahiers Jean Cocteau*, nouvelle série, n° 8, *Cocteau et la radio*, Pierre-Marie Héron (dir.), 2010, p. 10-11.

[3] Jean Tardieu, *Une voix sans personne*, Paris, Gallimard, 1954 ; Cendrars cité par Christine Le Quellec Cottier, « "Au micro, tout doit être dit" », *Entretiens avec Blaise Cendrars. Sous le signe du départ*, deux CD audio et un livret, RTS-CEBC-éditions Zoé, 2013, p. 8.

[4] Cité par Jean Chouquet, « Mes belles années de Radio-Poésie, en compagnie de Philippe Soupault », *Cahiers Philippe Soupault*, n° 2, 1997, p. 210.

[5] Jean Chouquet, *ibid*.

[6] Philippe Soupault, « La radio », série *Les dix clés du siècle*, Chaîne nationale, 28 décembre 1949.

[7] Philippe Soupault, « Découverte du monde sonore », *Les Lettres françaises*, 12 avril 1946, p. 3.

[8] Henri-Jacques Dupuy, *Philippe Soupault*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui »,1957, p. 90-91.

[9] Philippe Soupault, « Découverte du monde sonore », *op. cit.*, p. 3.

[10] « Les rêves perdus de Philippe Soupault », série *Le Bureau des rêves perdus*, Chaîne parisienne, 27 janvier 1955, 22h15.

[11] V. Philippe Soupault, « Un monde nouveau », *Cahier d'études de Radio-Télévision*, n° 16, 1957, p. 351-353. Dans cet article, l'auteur rapporte une conversation qu'il a eue avec un aveugle sur les sons et leur perception.

[12] 28 mars 1947, chaîne non déterminée, 13h11.

[13] Philippe Soupault, *William Blake*, Paris, Rieder, « Maîtres de l'art moderne », 1928 ; William Blake, *Chants d'innocence et d'expérience*, tr. Marie-Louise et Philippe Soupault (1927), Paris, Charlot, 1947.

[14] Louis Mollion, « Une heure 46, rue de l'université », série *Soirées de Paris*, 8 janvier 1956.

[15] « Les rêves perdus de Philippe Soupault », *op. cit*.

[16] Luc Bérimont, « Nos quatre cent coups : entretiens avec Philippe Soupault », France Inter, 31 mars 1963.

[17] « Les rêves perdus de Philippe Soupault », *op. cit*.

[18] « Le mouvement Dada », Archives littéraires : Philippe Soupault, Radio Télévision Française (RTF), 1er janvier 1952 (diffusion 17 avril 1957).

[19] Luc Bérimont, « Nos quatre cent coups », *op. cit*.

[20] Henri-Jacques Dupuy, *Philippe Soupault*, *op. cit*., p. 81.

[21] Jean Chouquet, « Soupault l'éléphant », *Cahiers Philippe Soupault*, n° 1, 1994, p. 24.

[22] Philippe Soupault, « Et vous », *Chansons*, Lausanne, Eynard, 1949.

[23] Jean Chouquet, « Soupault l'éléphant », *op. cit*. p. 27.

[24] Philippe Soupault, *En joue !*, Paris, Grasset, 1925. Le roman commence ainsi : « Julien dort. Que fait-il ? Il ronfle. Que fait-il ? Il rêve et il chasse une mouche. Julien s'éveille. Il bâille, il s'étire, il se dresse sur son séant. Julien se précipite dans sa baignoire, lit le journal et fume. Il a la manie de faire plusieurs choses à la fois. "Je suis vivant", répond-il à chaque instant et, pour le prouver, il s'agite. Il avale son café au lait en écrivant des lettres et en jouant du piano sur la table. »

[25] Jean Chouquet, « Mes belles années de Radio-Poésie en compagnie de Philippe Soupault, *op. cit,* p. 191.

[26] « Greta Garbo. Extrait d'une émission radiophonique non identifiée », reproduit dans la plaquette-programme « Ciné Soupault du 19 au 25 novembre 1997 », Cinéma *L'Épée de bois*, n. p.

[27] Voir Jean-Carlo Flückiger, « “Il pleut dans ma gorge” : la voix de Cendrars », *BlaiseMédia. Blaise Cendrars et les médias*, Birgit Wagner et Claude Leroy (dir.), *Ritm*, n° 36, Université Paris X, 2006, p. 11-28.

[28] Dans l’émission sur Jules Verne, par exemple, diffusée par France-Culture le 19 juin 1966 à 21 h, on constate en consultant les *Cahiers littéraires de l’ORTF* (Quatrième année, n° 17, 12-25 juin 1966), que la présentation de l’auteur de *Michel Strogoff* par Soupault est entièrement rédigée.

[29] Philippe Soupault, *Les Dernières Nuits de Paris* (1928), rééd. Seghers, 1975, p. 61.

[30] Monique Petillon, « La mort de Philippe Soupault », *Le Monde*, 13 mars 1990.

[31] Jean Chouquet, « *Chansons d’écrivains* : Philippe Soupault », Club d’Essai, 30 mars 1952, 13h25-13h45.

Autrice

Myriam Boucharenc est professeur de littérature à l’université Paris Ouest Nanterre, responsable, au sein du Centre des Sciences de la littérature française, de l’équipe « Interférences de la littérature ». Elle a consacré sa thèse de doctorat à Philippe Soupault (*L’échec et son double*, Champion, 1997) et co-dirigé avec Claude Leroy le colloque de Cerisy pour le centenaire de la naissance de l’auteur (*Présence de Philippe Soupault*, Presses universitaires de Caen, 1999). Depuis elle travaille sur les rapports entre Presse et littérature au XX^{e} siècle et porte depuis janvier 2015 le projet ANR LittéPub (Littérature publicitaire et publicité littéraire de 1830 à nos jours).

Copyright

Tous droits réservés.